


# Lectures

---

## *Review section*

 David O. Sacks & Peter A. Thiel, *The Diversity Myth; "Multiculturalism and the Politics of Intolerance at Stanford"*. Oakland, CA : The Independant Institute, 1995. 285 p.

Lawrence W. Levine, *The Opening of the American Mind; Canons, Culture, and History*. Boston : Beaton Press, 1996. 283 p.

### **Les monochromies cumulées de la diversité : mosaïque et guerre des clans sur le campus**

par Pierre Guerlain, Université de Marne-la-Vallée.

Les controverses qui agitent les campus américains depuis une quinzaine d'années et qui se cristallisent autour de termes-phares tels que « political correctness », « multiculturalism », « canon », « culture wars », « diversity » ne sont pas sur le point de s'éteindre, ce qui est plutôt dans l'ordre des choses car les universités, tant américaines qu'étrangères, sont historiquement le lieu de la *disputatio*, du conflit intellectuel et du choc des idées. Si les oppositions actuelles sont, à certains égards, filles des remous et revendications des années 60, elles n'en ont pas moins évolué et pris des formes inattendues. Comme l'indique Ronald Dworkin : « Liberals and radicals were all for academic freedom. Many conservatives thought it overrated or even part of the conspiracy to paint America red. Now it is the party of reform that talks down academic freedom and conservatives who call it a bulwark of Western civilization. »<sup>1</sup> Il semblerait donc que les positions idéologiques, telles qu'elles sont formulées publiquement, aient subi un renversement. Les deux livres analysés ici vont permettre de mesurer ce mouvement de bascule et de gratter la surface de discours polémiques militants.

Au départ, les choses sont assez claires. Deux anciens étudiants de Stanford, David O. Sacks et Peter A. Thiel, qui maintenant travaillent pour des instituts de recherche de droite, ont écrit un livre dénonçant l'enseignement de la « diversité » à Stanford en utilisant les catégories et concepts courants chez les auteurs conservateurs : défense de Shakespeare contre les déconstructeurs anti-impérialistes, dénonciation de l'enseignement comme thérapeutique, référence aux Sorcières de Salem et remise en question des nouvelles définitions du programme (canon). Lawrence Levine, l'auteur du brillant *Highbrow/Lowbrow: The Emergence of Cultural Hierarchy in America* qui, justement, retraçait l'histoire de l'embourgeoisement de Shakespeare au XIX<sup>e</sup> siècle propose un livre-réponse à celui d'Allan Bloom, auteur cité comme caution par les deux étudiants de Stanford, qui s'intitulait *The Closing of the American Mind*. Levine retrace une partie de l'histoire des conflits qui ont secoué l'enseignement supérieur américain, notamment ceux autour du canon et des cours de Civilisation occidentale.

Le déséquilibre ne pourrait pas être plus patent entre l'historien professionnel, le professeur émérite couvert de diplômes et médailles et célèbre intellectuel de gauche, d'une part, et deux étudiants spécialistes de droit et de finance qui ont une expérience de journalistes dans la presse conservatrice, voire très à droite : *Stanford Review*, *Wall Street Journal*, *National Review*, d'autre part. Chaque livre bénéficie du soutien de quelques vedettes dans son camp : Dinesh D'Souza et William Kristol pour *The Diversity Myth*, Ronald Takaki et Michael Bérubé pour *The Opening of the American Mind*. Il pourrait être tentant d'en rester aux apparences : une jérémiade conservatrice contrée par un message de tolérance multiculturaliste. Si cette première approche n'est pas complètement erronée, elle n'en reste pas moins superficielle. La lecture conjointe de ces deux ouvrages montre une nouvelle fois, s'il en était besoin, que chaque camp idéologique brille plus dans l'analyse déconstructrice des faiblesses de l'adversaire que dans l'énonciation de ses propres thèses.

Sacks et Thiel, dans le droit fil de Roger Kimbal dans *Tenured Radicals*, qu'ils ne citent pas, voient dans les luttes idéologiques à Stanford la continuation des luttes des années 60. S'il est vrai que le mouvement de libération sexuelle explique, pour partie, certaines évolutions sur les campus actuels, il semble plus difficile de trouver une ligne d'influence directe entre les discours néo-ségrégateurs présents, tant dans le domaine des relations entre groupes ethniques que dans certaines variétés de féminisme, et les mouvements universalistes des années soixante. Gitlin a bien analysé ces passages et retournements dans deux de ses ouvrages<sup>2</sup> et il montre par ailleurs que la « Révolution conservatrice » de Newt Gingrich et les « libertariens » doivent eux aussi beaucoup aux débats des années 60<sup>3</sup>. Les auteurs qui exècrent aussi bien les *Sixties* que les évolutions actuelles ont trop tendance à ramener les unes aux autres. Ils oublient souvent le contexte historique, et

notamment la guerre du Viêt-nam, qui peut éclairer l'effervescence sur les campus d'alors. Pas plus que Bloom, Sacks et Thiel n'ont grand-chose à dire sur les guerres coloniales ou idéologiques de l'Amérique et font donc une présentation ahistorique de ce qu'ils appellent le « Rejet de l'Occident ». Denis Lacorne avait, il y a trois ans, fait une présentation plus intellectuelle du changement de programme à Stanford (*Vingtième Siècle*, Juillet 1994).

De même, les deux auteurs attribuent le culte de la victimisation qui sévit indéniablement en Amérique en ce moment, et que Todorov également relève dans son dernier livre<sup>4</sup>, au seul multiculturalisme. Une longue discussion serait nécessaire pour analyser la part prise par le féminisme différentialiste et le néo-ségrégationnisme dans ce phénomène. Il faut néanmoins souligner qu'en tant que corporation les hommes de loi américains ont tout à gagner à une victimisation procédurière et qu'il y a donc là un phénomène de société assez large dont les causes, peut-être en partie communes avec celles qui motivent le multiculturalisme, ne peuvent être réduites à un seul facteur.

Il n'en reste pas moins que les deux auteurs conservateurs ont beau jeu de dénoncer ce que d'aucuns appelleront les excès du multiculturalisme et que d'autres définissent comme l'essence même de ce mouvement : c'est-à-dire la reségrégation des campus et plus généralement de la société américaine. Ainsi les étudiants noirs de Stanford ont-ils leur lieu de résidence et centre culturel séparé, Ujamaa, tandis que les Latinos ont leur Casa Zapata, les Amérindiens Muhwekmataw-ruk et les Américains d'origine asiatique Okada. Les universités qui dans les années soixante avaient été à la pointe de la lutte contre la discrimination et la ségrégation se retrouvent donc ici dans une logique ségrégative fondée sur l'appartenance ethnique ou idéologique. Il n'y a donc pas continuité entre ces années honnies par les auteurs et le présent. A l'intérieur de ces lieux de résidence ou mouvements revendicatifs, les combats entre tendances au langage révolutionnaire sont âpres (MEChA, le groupe latino, a connu une lutte pour le pouvoir interne digne des groupuscules qui s'entredéchirent). Le récit que Bloom fait des événements de Cornell en 1969, qui recoupe ce que disent ces auteurs de Stanford, donne à penser que, peut-être, le néo-séparatisme ethnique est une usine à fabriquer des conservateurs. David Riesman fut lui aussi en son temps très réservé au sujet des évolutions sur les campus américains. Homme de gauche, il fut taxé de conservatisme.<sup>5</sup>

La critique du « speech code » de Stanford par Sacks et Thiel s'appuie sur une interprétation du Premier amendement qui est en grande partie partagée par les tribunaux américains. Ce code de bonne conduite linguistique a d'ailleurs été invalidé par la suite. Les cas cités par les auteurs, dont celui, assez connu, du « Beethoven noir », semblent indiquer le niveau plutôt anecdotique de la plupart des débats. Les théories des tenants de la « critical race theory », surtout celles de Charles Lawrence, qui ont inspiré la rédaction de ce code, sont également critiquées par H.L. Gates, Jr., qui cependant ne pense pas que le code ait pu avoir un grand impact, dans un sens ou dans l'autre.<sup>6</sup> Les

auteurs assimilent ce code à une forme de censure et là aussi les situations doivent être analysées en détail avant qu'on puisse se prononcer. Il est indéniable que la destruction du *Stanford Review*, le journal des étudiants conservateurs, ou ses difficultés de distribution représentent une tentative de censure<sup>7</sup>. L'exclusion d'étudiants après quelques paroles peu judicieuses n'est pas plus acceptable. De même, la tentative d'interdiction de parole de divers invités dénote le peu de tolérance de certains groupes activistes. Les règles de bonne conduite linguistique ont certainement leur place dans les cours, mais elles deviennent caduques dans le domaine public américain. Les auteurs citent de nombreux cas qui semblent préoccupants et recourent d'autres récits bien documentés, comme ceux de Richard Bernstein ou Shelby Steele, deux auteurs appréciés par Todorov.

Sacks et Thiel, dont l'objectif est de déconstruire sinon démolir le discours de la diversité, disposent de solides arguments qui sont soulignés par Elizabeth Fox-Genovese dans sa préface. Il faut noter que cette intellectuelle se classait à gauche avant sa dissidence d'avec le multiculturalisme et le féminisme essentialiste. Les tenants de la diversité s'accommodent assez bien d'un enseignement monolingue en anglais. Durant les années 60 les universités américaines avaient un plus grand nombre de « language requirements » qu'aujourd'hui. La mode multiculturelle aurait dû déboucher sur un apprentissage renforcé des langues étrangères, ce qui ne semble pas être le cas à Stanford où les œuvres étrangères ne sont pas abordées dans le texte dans le cours CIV (Cultures, Ideas, and Values) qui a remplacé celui de *Western Civ*. Il s'agit là d'une régression intellectuelle et d'une borne à la diversité. Certains grands textes étrangers semblent être exclus des programmes ou peu étudiés, notamment dans le domaine chinois ou arabe. Le présentisme semble régner dans les méthodologies critiques appliquées aux textes anciens.

La diversité est surtout un discours mais cela caractérise la société américaine dans son ensemble, pas uniquement Stanford. Les Républicains se sont réclamés de ce discours lors de leur convention de 1996 et l'on peut en tirer l'idée qu'il s'agit de la nouvelle tarte à la crème ou de la nouvelle mystification. Tout comme le terme « démocratie » peut être mis à toutes les sauces le mot « diversité » peut signifier maintes choses différentes, ce en quoi il ne diffère pas beaucoup du mot « multiculturalisme » qui peut servir à théoriser le pluralisme ethnique ou à justifier l'autoségrégation selon les cas.<sup>8</sup> Les deux auteurs conservateurs ont donc raison de dénoncer le coup de force rhétorique de certains militants qui se cachent derrière le mot de diversité pour avancer leurs pions, tout comme l'ancien président de Stanford, Donald Kennedy, cachait son incompetence, ou sa prédilection pour l'utilisation de fonds publics à des fins personnelles, derrière un discours qui se voulait celui de la diversité multiculturelle.

La critique intellectuelle de Sacks et Thiel n'est pas toujours très bonne. Ils analysent mal le marxisme, qu'ils voient partout même dans les manifestations de revendication ethnique, peu prisée par cette école de pensée. Leur défense de l'Occident est le miroir des attaques qu'ils dénoncent : massive et sans nuance alors qu'un Schlesinger dans son *Disuniting of America* avait su aussi dénoncer les exactions et turpitudes de l'impérialisme occidental. Leur ouvrage est néanmoins intéressant en tant que témoignage et source primaire.

« Lawrence Levine's heart is in the right place ». L'auteur a fait ses preuves tant intellectuelles que politiques et il nous propose une réfutation des jérémiades anti-intellectuelles (son livre est dédié à Richard Hofstadter, l'auteur de : *Anti-intellectualism in American Life*). Il commence par un prologue dans lequel il décrit l'opposition à la construction du *Vietnam Veterans Memorial*. Opposition qui s'est révélée vaine puisque le monument est construit et très populaire. Levine nous invite à penser que les jérémiades anti-intellectuelles actuelles suivront la même pente : l'avenir révélera leur inanité. En 1995 pourtant, trois expositions ont subi les assauts de trois formes différentes de « political correctness » : les anciens combattants outrés ont eu la peau d'une exposition sur Hiroshima, les anti-freudiens celle d'une expo sur le maître de Vienne, et les employés noirs de la Smithsonian celle d'une expo consacrée à la vie derrière la « Big House » des planteurs esclavagistes du Sud et dont la valeur intellectuelle était reconnue par tous. Les jérémiades et désirs de censure viennent de tous les camps, pas uniquement de l'Amérique conservatrice et obtuse.

Son livre est bien structuré : partant du présent, Levine veut montrer que la critique de l'université a une longue histoire, qu'il retrace, avant de terminer par une interrogation sur ce qui constitue l'identité américaine. Son objectif principal, énoncé dans son titre, est de montrer que, contrairement à ce que pensent les nouveaux Jérémie à la Allan Bloom, le présent est plus radieux que le passé et que la diversification ethnique des campus s'est accompagnée d'une diversification intellectuelle dont tout le monde a bénéficié.

Malheureusement, tout de suite après son prologue, Levine commence son propre « morality play » par un amalgame : il cite dans leur intégralité les titres d'un certain nombre de livres critiques, sans nommer les auteurs dans le texte principal, et les assimile tous à une jérémiade anti-universitaire. A la page suivante, l'incontournable citation de Patrick Buchanan sur la guerre culturelle et les deux méchants réactionnaires, George Will et Lynne Cheney, font leur apparition dans des rôles de repoussoir archi connus. Il se propose de prêcher aux convertis et de renforcer la bonne conscience des membres du club moralisateur. Tout est bon pour ridiculiser le camp d'en face : rabaisser les critiques au rang de journaliste même si ce journaliste, Bernstein, reçoit l'approbation d'un intellectuel au moins aussi brillant que Levine ; passer sous silence la complexité d'une pensée : Hughes critique tout autant ceux qu'ils

appellent les « patriotically correct » que les autres « PC » ; citations tronquées, sorties de leur contexte et recomposées pour offrir un tableau effrayant de conservatisme.

Certes, certains auteurs utilisés par Levine se prêtent bien à ce petit jeu : Krauthammer et Will ont quelques déclarations sottes ou ultra-réactionnaires à leur actif, mais la pratique rhétorique de Levine est proprement scandaleuse : tous ses opposants sont plongés dans la même soupe de l'infamie. Tous aussi bêtes et conservateurs de mauvaise foi les uns que les autres, même John Searle qui n'est pourtant pas un journaliste en mal de copie. Tous ces auteurs ne développent pourtant pas les mêmes thèses et parmi ces ouvrages certains mêlent idées intéressantes et déclarations de mauvaise foi. Levine n'en a cure, il construit son « bogeyman » et son livre propose d'en effectuer la déconstruction. Hélas, hélas, cet épouvantail est une création polémique qui doit beaucoup aux talents de bateleur bien-pensant de son auteur. Deux exemples simplement : Levine refuse de discuter des inepties de l'Afrocentrisme qu'il ne mentionne que pour ridiculiser les critiques du multiculturalisme et passe sous silence le débat entre, disons, la « reader response theory » et la déconstruction d'une part, et George Steiner d'autre part, qui, en matière de littérature et de philosophie, en connaît un peu plus long que Levine. Celui qui brandit l'accusation d'ignorance risque toujours de se voir épingler pour sa propre ignorance. Pas un mot sur la « cafeteria culture ».

Cet amalgame polémique était d'autant plus inutile que sur le fond la thèse de Levine est supérieure à celles de nombre de ses adversaires : l'Amérique s'est racontée une histoire héroïque qui excluait de nombreux groupes, à commencer par les Noirs et les Indiens, et elle tente de se réécrire et d'approcher la vérité au plus près. Le professeur d'histoire, en voulant badigeonner tous ses contradicteurs avec la même brosse et les accuser tous d'ignorance historique et de déficience intellectuelle, manque de sens de la nuance et dessert ses propres objectifs vis-à-vis du grand public à qui semble s'adresser ce livre écrit dans un style flamboyant et facile. Le secret de cette apparente erreur rhétorique réside peut-être dans l'incertitude quant au public visé : écrit pour le lectorat général, ce livre s'adresse peut-être aux étudiants de première année à qui l'on prêche la diversité.

Après sa « hate session » orwellienne du premier chapitre, celle où l'historien plongé dans les débats polémiques du présent perd un peu ses repères, Levine redevient un historien agréable à lire et informatif. Son ouvrage recouvre ses études antérieures et atteint certains des objectifs secondaires annoncés dans le prologue. Sa seconde partie est excellente, en particulier les sections sur l'histoire des cours de civilisation occidentale, le *canon* et les luttes entre littérature anglaise et américaine. Dans la troisième partie, il ne renonce pas tout à fait à la critique mal intentionnée de ses pairs, comme Schlesinger

qu'il caviarde mais avec qui il partage pourtant certaines citations chaleureuses (Whitman), ou de ses ennemis idéologiques.

Levine nous pose un problème semblable à celui de Céline en littérature : il n'y a pas adéquation entre bons sentiments et bonne recherche et il n'est pas sûr que *The Closing of the American Mind*, tout décliniste et conservateur qu'il est, ne donne pas plus à penser que *The Opening of the American Mind*. En ce qui concerne le débat d'idées philosophiques, cela ne fait aucun doute. Penser son désaccord avec un auteur peut se révéler plus enrichissant que de partager avec lui la même ferveur militante. Contrairement à ce que suggère le titre, le livre de Levine ne répond pas à celui de Bloom dont une bonne partie est un plaidoyer pour les humanités et la culture classique. Il y a un petit côté Aron-Sartre dans ce combat des titres et il n'est pas sûr que Levine-Sartre ait toujours raison contre Bloom-Aron. Les lectures militantes obligent à juger des ouvrages comme des blocs ; or Bloom comme Levine ont leurs moments forts et leurs faiblesses.

L'approche levinienne de l'immigration, fréquente chez beaucoup d'historiens, tend à montrer qu'il y a toujours eu des racistes et « nativists » et que les discours actuels ne sont que la continuation d'une longue tradition. « The question is not why such critics exist; they have always existed and doubtless always will », nous dit-il dans son épilogue qu'il avait pourtant commencé par une citation de Marx. Ainsi Levine se révèle être un historien qui croit à une histoire en partie statique et à une nature humaine. Les discours sur l'immigration montrent certes la persistance de la xénophobie et du racisme, mais ne pas les analyser dans leur contexte historique, c'est-à-dire ne pas suivre le conseil de Levine lui-même se réclamant de Lincoln qui affirmait « we cannot escape history », c'est peut-être se condamner à la farce de la répétition de l'histoire annoncée par Marx. Il est évident qu'une immigration massive en période de seconde révolution industrielle dévoreuse de bras n'a pas le même sens qu'une immigration massive en période de désindustrialisation et de disparition du travail dans les ghettos. Levine ne s'intéresse pas beaucoup à l'impact de l'immigration sur les Noirs. Un des aspects de l'immigration est de constituer cette armée de réserve dont parle Marx justement. Toni Morrison dit que l'immigration s'est faite « on the back of blacks » et William Julius Wilson se montre bien meilleur historien que Levine là-dessus. On aurait aimé que Levine s'intéresse aussi au sort des 60 à 70 % d'étudiants noirs qui ne terminent pas leurs études, *affirmative action* ou pas.

Le livre de Levine est un plaidoyer *pro domo*. En défendant l'université et les historiens contre les attaques de certains auteurs polémiques Levine s'est placé sur une orbite mimétique et est devenu aussi partiel et partial, roublard et de mauvaise foi que ceux qu'il accuse. Il a lui aussi joué la « race card » pour offrir son « storytelling » en lieu et place d'une analyse intellectuelle<sup>9</sup>. D'Souza, polémiste rusé et réactionnaire, a beaucoup de défauts mais il ne peut être totalement opposé à la diversité culturelle et ethnique des campus américains

puisqu'il fait partie de ces non-blancs qui ont changé la couleur du « student body ». Schlesinger, « liberal » depuis son opposition à la fois à l'anticommunisme et au communisme, ne regrette pas l'émergence de groupes divers et a même prôné l'étude de l'histoire des Noirs, Bernstein n'a pas un mot contre le pluralisme ethnique à l'université. Levine a voulu réduire tous les débats à une opposition entre les bons antiracistes et les méchants racistes. Simplification qui se redouble d'une réduction de l'effervescence au seul champ historique alors que la critique littéraire est également en première ligne. Bien peu de gens défendent les idées du « bogeyman » de Levine. Sa destruction systématique ne vaut donc pas réfutation des critiques mal cités et mis à l'Index.

Ainsi donc il pourrait sembler que le livre-témoignage, qui est aussi un pamphlet, de deux étudiants conservateurs de Stanford est plus informatif que celui, intellectuellement plus ambitieux, de Levine qui s'apparente à un contre-pamphlet ou à un « screed ». Ce serait néanmoins aller un peu vite en besogne. La partie historique du livre de Levine est une bonne réponse à la cécité des deux étudiants qui ne s'interrogent pas beaucoup sur cet Occident qu'ils défendent. Dans les guerres culturelles actuelles la mauvaise foi et la cécité n'habitent pas dans un seul camp. Des auteurs comme Said, Chomsky, Gitlin ou Gates<sup>10</sup>, classés à gauche, n'hésitent pas à reconnaître la vérité de certains points soulevés par leurs adversaires idéologiques. En ce sens, ils ne sont pas politiquement corrects et donc leur lecture est stimulante, tout comme celle de Louny, Steele, Lind ou Sowell. Levine, dans une partie de cet ouvrage, choisit l'aveuglement. « He preaches to the choir ». C'est aussi ce que font Sacks et Thiel : même si leurs ouailles sont plus à droite, leur rectitude politique est patente également. Certes, comme la « démocratie », le « multiculturalisme » est devenue l'idéologie dominante aux Etats-Unis et certaines canailles se cachent derrière son panache tandis que d'autres ganaches voudraient faire croire qu'ils y ont toujours adhéré dans ses versions modérées. Mais le débat continue et la vérité sort des confrontations. L'université, cependant, qui jouit de moins d'atouts pour se faire entendre que les médias bien financés, n'a rien à gagner à une surenchère bilieuse. Heureusement la guerre culturelle américaine n'a pas fait de morts et elle est moins angoissante que celle qui se déroule en Allemagne en ce moment.

## Notes

1 « We Need a New Interpretation of Academic Freedom » in Louis Menand, éd., *The Future of Academic Freedom* (Chicago : The University of Chicago Press, 1996).

2 Todd Gitlin, *The Sixties, Years of Hope, Days of Rage* (New York : Bantam Books, 1987) ; et *The Twilight of Common Dreams; Why America Is Wracked by Culture Wars* (New York : Metropolitan Books, Henry Holt and Co, 1995).

3 Todd Gitlin : « The Sixties redux, as farce » in *The American Prospect* (mai-juin 1996).

4 Tzvetan Todorov, *L'Homme dépaycé* (Paris : Le Seuil, 1996).

5 Todd Gitlin (1995) dit : « ...much of the energy of the party of difference is, in fact, directed not against conservatives but against the left wing of the party of commonality » (*op. cit.* 33).

6 « Critical Race Theory and Freedom of Speech » in Menand, *op. cit.* 119-159.

7 Le 5 novembre 1996, plus de 20 000 exemplaires du *Daily Californian* ont été volés pour être brûlés plus tard par les opposants à la proposition 209 qui reprochaient au journal son éditorial la soutenant. Sinistre écho hitlérien lorsque l'on brûle la culture et la liberté d'expression. (Cf. Nat Hentoff, *Washington Post*, 4 janvier 1997).

8 Voir Philip Gleason, *Speaking of Diversity, Language and Ethnicity in Twentieth-Century America* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1992).

9 Voir l'excellente analyse de la stratégie de Johnny Cochran dans le procès O.J. Simpson par Jeffrey Rosen dans « The Bloods and the Crits; O.J. Simpson, critical race theory, the law, and the triumph of color in America », *The New Republic* (9 déc. 1996) : 27-42. Bush, Cochran et Levine ont donc en commun le jeu de cartes raciales.

10 Son *Loose Canons; Notes on the Culture Wars* (New York, Oxford : Oxford University Press, 1992) avait plus d'intérêt et était plus nuancé que le livre de Levine.